

Ai

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 29

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

AÏ.

Quel temps superbe!... Ne vous suscite-t-il pas l'envie irrésistible d'aller faire une bonne course dans ces Alpes qui nous sourient de là-bas, si richement colorées aux heures matinales et surtout au soleil couchant?

Elles vous attirent, n'est-ce pas? elles sollicitent votre visite. Eh bien, n'hésitez pas, prenons le train.

« C'est très bien, me direz-vous, mais je ne puis disposer que d'un temps très court. »

C'est égal, il n'en faut pas beaucoup pour l'excursion que je vais vous proposer, excursion charmante et encore trop peu connue de nombreux Lausannois.

De toutes nos promenades, de tous les points quelque peu élevés, de tous les environs de Lausanne, enfin, n'avez-vous pas bien souvent arrêté vos regards avec complaisance sur ces deux jolies sœurs jumelles qui se détachent au premier plan de la chaîne des Alpes, la *Tour d'Aï* et la *Tour de Mayen*? Ne vous êtes-vous pas dit maintes fois: « J'aimerais aller là-haut; le spectacle doit être ravissant! »

Evidemment. Aussi nous allons nous accorder ce plaisir.

Nous sommes à Aigle. Prenons-y une chope de bonne bière de la localité, et un peu de jarret, s'il vous plaît, pour gravir le sentier caillouteux qui monte à Leysin. Il est un peu roide, c'est vrai, mais que de compensations dans ce trajet où l'on domine sans cesse les profondeurs de la vallée de la Grande-Eau, où l'on voit la scène grandir et devenir de plus en plus majestueuse à mesure qu'on s'élève vers Leysin.

C'est là que le soleil fait des siennes!... On grille parfois; mais on n'en apprécie que mieux les intervalles ombreux de riantes forêts, qui reviennent assez fréquemment.

Au dernier quart du chemin, la chaleur semble devenir encore plus intense; la sueur ruisselle sur les fronts, et, au bord du sentier, pas le moindre filet d'eau, aucune de ces petites sources qui

s'échappent du rocher et qu'on aime tant à rencontrer en de tels moments.

Mais lisons un peu l'écrêteau fixé sur la porte de cette maisonnette adossée au flanc de la montagne: *Boissons de tempérance*.

Une bonne vieille femme tricote sous l'ombrage et semble attendre les passants altérés.

— Qu'avez-vous à nous donner, madame? demandons-nous.

— Des sirops, de la limonade, du champagne de tempérance.

— Oui... ce n'est pas très réconfortant, tout cela.

A ces mots, la brave femme fronce le sourcil; elle nous paraît avoir pris sa mission au sérieux, et s'apercevoir qu'elle a affaire à des gens peu habitués à ces innocents rafraichissements.

— Mon sirop de cassis est excellent, messieurs, et avec un peu d'eau-de-selz, c'est très agréable, reprend-elle.

Et bientôt elle nous apporte, sous la véranda, de grands verres dans lesquels l'eau gazeuse fait monter le sirop en une mousse abondante et rosée, qui déborde, et dont nos lèvres brûlantes se délectent.

Il faut avouer que la Société de tempérance a été habile en installant dans cette région un débit de ses rafraichissements, car après cette grimpe, il n'est guère possible de passer, outre sans en tâter; aucun endroit n'est plus favorable pour faire apprécier le sirop. Il est si bon là-haut, qu'il pourrait fort bien contribuer à amener de nouveaux adeptes à la Société de tempérance. Nous croyons cependant qu'il serait de la prudence la plus élémentaire de les faire signer sur place même, au *Ponti*, et ne point attendre qu'ils aient remis le pied sur le territoire d'Aigle ou d'Yverne.

Encore quelques lacets rapides, et nous atteignons Leysin, le village le plus élevé du canton.

Pour ceux qui n'ont pas visité la contrée depuis huit ou dix ans, quelle transformation! Partout des habitations nouvelles ou récemment réparées, de gracieux pavillons où l'on va prendre le frais, des maisons de pensions entourées de

petites terrasses ombragées ou de vertes pelouses.

Et à vingt-cinq minutes plus haut, sur la colline de *Feydey*, immédiatement au pied des pentes boisées des premiers contreforts de la Tour d'Aï, de superbes hôtels, avec bureau de poste, télégraphe et téléphone.

C'est là-haut que le touriste, parti de Lausanne le matin ou même par le premier train de l'après-midi, doit aller coucher, pour y jouir, dans les dernières heures du jour, de l'air vivifiant qu'on y respire, à 1450 mètres d'altitude, et du spectacle grandiose que déroulent aux yeux les nombreuses et imposantes sommités qui encadrent le tableau. En outre, cette station a l'avantage de vous rapprocher du but pour le lendemain matin.

Ici, nous nous faisons un réel plaisir de dire qu'on reçoit à l'*Hôtel-pension du Mont-Blanc* (anciens chalets Chessex), si bien tenu par M. G. Dequis, l'accueil le plus aimable. Tout y est aménagé de façon à rendre un séjour excessivement agréable, et à des prix on ne peut plus raisonnables à cette altitude.

Nous avons entendu maintes fois répéter qu'on ne rencontrait, dans cette localité, que des malades; c'est fort étonnant, car nous n'avons vu, chez M. Dequis et dans les promenades avoisinantes, que des gens bien portants, gais, fumant leur cigare, savourant une chope d'excellente bière d'Aigle, ou s'ébattant à divers jeux. Il est vrai de dire que l'hôtel de M. Dequis est situé à une certaine distance du *Sanatorium*.

Bref, heureux ceux qui peuvent aller passer quelques jours de vacances dans ce coin des Alpes si exceptionnellement favorisé par la nature. Que de courses charmantes dans les environs, que de beaux ombrages dans ces forêts qui descendent jusqu'à l'hôtel!

Nous le répétons, Leysin n'est plus reconnaissable depuis quelques années. Un troisième et superbe hôtel, dont M. Dequis aura la direction, sera terminé très prochainement, ainsi que son annexe le *Kursaal*, dont la gracieuse et haute coupole se voit de toute la contrée. La décoration de sa salle de bal et de

son jardin d'hiver est riche et du meilleur goût.

Et dire qu'autrefois Leysin était à peine connu du reste du canton. Il faisait partie de la paroisse d'Aigle et n'avait pas d'église. L'éloignement et surtout les neiges empêchant les gens de Leysin d'accomplir leurs devoirs religieux, ils exposèrent leur situation à l'évêque de Sion, qui, en 1445, leur permit d'élever une chapelle dépendante de l'église d'Aigle, dont le curé allait officier à Leysin deux fois par semaine. Il recevait pour cela des paroissiens de cette localité huit florins par année, une chambre et un lit.

Vu la difficulté des communications, tous les transports se faisaient par bêtes de somme. Les pasteurs ne pouvant y conduire leurs meubles, devaient se contenter de meubles grossiers faits dans la localité, et qu'ils se transmettaient de l'un à l'autre avec le bâtiment de cure.

Cela dit, et maintenant que nous avons bien dormi dans les lits moelleux de l'hôtel du Mont-Blanc, profitons de l'heure matinale, qui nous montre encore les dernières clartés de la lune. Nous avons eu soin de nous entendre, dès la veille, avec un guide, un charmant garçon, qui est venu nous réveiller. Jeune et fort, il place dans sa hotte toutes les provisions, tous les effets qui nous gênent, et les met sur les deux ou trois bouteilles de vin de Montreux qui sont au fond, soigneusement protégées par un lit de mousse.

Ce guide vigoureux, poli et aimable, n'est autre que le coiffeur de Feydey, un coiffeur qui vous fait parfaitement la barbe, mais ne vous rase pas comme certains guides que nous connaissons : au contraire, la conversation de Max Widmer, bourgeois de Valleyres-sous-Rances, est intéressante ; il connaît sur le bout du doigt le nom de toutes les sommités qui se montrent à l'horizon, et vous fait remarquer avec beaucoup d'intelligence tout ce qui mérite de l'être.

Bien plus, Max Widmer, fils de jardinier, est un peu botaniste et connaît parfaitement la flore de cette région ; il vous signale au passage une foule de jolies plantes dont il sait le nom latin et le nom français, tout en vous conduisant vers la Tour d'Aï par un sentier très pittoresque, entre des rochers éboulés, ou à travers de frais et riants pâturages où de belles vaches, un moment distraites, vous regardent passer en ayant l'air de dire de leur regard calme et tout en ruminant : « Où peuvent-ils bien aller, ceux-là ? »

Puis de se remettre à brouter.

C'est ainsi qu'après deux petites heures de marche, sans difficulté et sans fatigue, on atteint le pied de la Tour d'Aï et le lac mignon dans lequel se mirent les rochers à pic qui le surplombent. Nous disons lac mignon, car rien en effet n'est plus coquet, plus ravissant que cette belle pièce d'eau de forme ovale, et dont le pourtour est garni d'une large et régulière bordure de roseaux d'un vert tendre, qui se découpe nettement sur le vert plus foncé des pâturages.

« Il ne manque là qu'un petit bateau », me disait un de mes compagnons. « Gardez-vous en bien, m'écriai-je, laissez ce lac à la nature, laissez-lui sa virginité si poétique et si enchanteuse ! »

Après une petite étape dans ce romantique coin des Alpes, il faut nécessairement faire l'ascension de la Tour d'Aï, ce qui exige une heure et demie de marche, au plus. On commence par s'engager dans un dédale de rochers, où l'on s'en tire comme on peut ; mais c'est l'affaire de dix minutes ; puis on gravit des pentes gazonnées assez roides, au-dessus desquelles se dresse, comme une ruine romaine, le passage dit de la *Cheminée*, dont l'escalade se fait assez facilement en se cramponnant des pieds et des mains à quelques pierres faisant saillie.

L'on suit la crête et après des passages étroits, où le précipice est béant, de chaque côté, on suit le bord de celui-ci du côté de Mayen, puis on contourne au nord et on arrive enfin au sommet.

Quelle vue et quelle sensations ! Nous sommes à plus de 1800 mètres au-dessus du lac Léman, et cependant il paraît être là, à nos pieds. Les *Alpes valaisannes* et les *Alpes bernoises* nous montrent leurs cimes ardues, neigeuses, et leurs immenses glaciers ; le *Jura* déroule sa ligne sombre du Pays de Gex jusque dans le canton de Soleure, et entre ces extrêmes, que de détails ! Le regard embrasse en outre tout l'ensemble des Alpes vaudoises, de la Dent de Brenlaire à celle de Morcles, et plonge sur les vallons les plus rapprochés.

Le sommet de Naye, son hôtel, ses pavillons, ses sentiers et sa gare semblent à quelques minutes de distance. Les rives du Léman, Villeneuve, Vevey, Montreux, Cully, Lutry, Lausanne se dessinent de la façon la plus riante. A l'aide de bonne jumelles, on voit nettement la Cathédrale, le temple de Saint-François, le Pont Pichard et autres édifices. Seuls les bâtiments universitaires, voilés par la brume, nous ont échappé !

Enchantés de cette ascension si vite et si facilement accomplie, nous redescendons vers le petit lac d'Aï.

Le soleil est brûlant, la soif ardente. Pas d'eau, à l'exception de celle du lac

dont les bords marécageux ne permettent pas d'approcher. Et puis, est-elle buvable ?...

Une bouteille pleine nous reste au fond de la hotte, mais elle est tiède, presque chaude... Que faire ?...

Attendez, nous dit Max Widmer, laissez-moi faire !...

Il retrousse vivement et haut son pantalon, sort de sa poche une longue ficelle, la fixe au col de la bouteille, s'avance au milieu des roseaux et la lance dans ces eaux peu profondes, comme un pêcheur qui lance sa ligne.

Puis il attend.

Nous aussi nous attendions, la langue sèche, je vous le promets.

Tout à coup le brave garçon sent ses pieds s'enfoncer dans le marécage et... la ficelle lui échappe ! !

Voyez son angoisse et jugez de la nôtre !...

La ficelle flotte, mais fait mine de s'éloigner du rivage !...

Max se débarbouille, court au chalet le plus voisin, attrape une petite perche et revient à sa ficelle.

Nous le voyons opérer avec une extrême prudence ; nous suivons anxieux ses moindres mouvements, puis il s'arrête soudain et nous regarde avec de grands yeux !...

La ficelle s'est trop éloignée ; il n'a pu l'atteindre !

Je ne crois pas qu'il y ait un Dieu pour les ivrognes, comme on se plaît à le dire ; mais je crois qu'il en est un pour ceux qui ont sincèrement et légitimement soif.

Tout à coup, une légère brise ramène la ficelle à portée de la perche !... Tout est sauvé, et la bouteille nous est rendue intacte et fraîche !...

Messieurs, nous dit alors Widmer, ruisselant de sueur, si je n'avais pu la rattrapper, je n'aurais jamais osé revenir vers vous !

Tout va bien qui finit bien.

Du lac d'Aï, et pour varier, nous redescendons par des pentes gazonnées, excessivement roides, mais parfaitement praticables, et nous gagnons bientôt le plateau de Luan, puis Corbeyrier, Yverne et Aigle.

Les plaisirs qu'une telle journée vous procure, les souvenirs qu'elle vous laisse ne se décrivent pas. Je me borne à dire à ceux qui auront l'amabilité de me lire : « Croyez moi, allez à la Tour d'Aï ».

L. M.

Coups de ciseaux.

N'est-ce pas comme il fait chaud !... C'est vraiment insupportable !... Comment voulez-vous écrire d'une manière utile et intéressante ?... pas moyen !